François Joseph Fuchs (1921-2012)

Marcel Thomann

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1973>

DOI : 10.4000/alsace.1973

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 529-534

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Marcel Thomann, « François Joseph Fuchs (1921-2012) », *Revue d'Alsace* [En ligne], 139 | 2013, mis en ligne le 01 octobre 2013, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1973> ; DOI : 10.4000/alsace.1973

François Joseph Fuchs (1921-2012)

La vie et l'œuvre de François Joseph Fuchs sont caractéristiques du destin de plusieurs générations d'entre Rhin et Vosges.

Il est né le 7 février 1921 à Koetzingue (Haut-Rhin, canton de Sierentz), comme cadet des quatre enfants d'une famille d'agriculteurs ancrée dans la tradition : un frère aîné – prêtre – décédé quelques semaines avant lui, un autre tué en Russie sous l'uniforme d'incorporé de force. Si les Fuchs sont d'origine sundgauvienne attestée depuis le XVI^e siècle, les noms de la plus proche parenté sont également significatifs : sa mère est née Brogly, sa grand-mère est une Pflimlin, des patronymes bien connus, en Alsace... et au-delà.

Après l'école primaire du village natal (1927-1933) ses études ont été fortement marquées par l'enseignement à l'internat du collège de Zillisheim, entre 1933 et 1939, et ont été conclues, en juillet 1941, par l'*Abitur* à Mulhouse. Elles furent continuées bien plus tard à Strasbourg, car la guerre interrompit ce cursus universitaire.

Entre-temps, le destin alsacien de François Joseph Fuchs en avait fait un « *Malgré Nous* » incorporé de force par les Allemands, non sans avoir subi, avant son incorporation, quelques jours de détention à la prison de Mulhouse, « suspecté de vouloir émigrer illégalement » («*unter dem Verdacht der illegalen Auswanderung*») peut-on lire encore aujourd'hui dans le registre, conservé, des écrous. Ce qui, dans le jargon de l'époque, voulait dire qu'il était suspecté de vouloir s'enfuir en Suisse pour échapper à l'armée allemande : de fait, il arrivera, de peu, à éviter le terrible camp de Schirmeck, souvent l'étape qui suivait « normalement » ce genre de détention.

Après le Service obligatoire de Travail (*Reichsarbeitsdienst*) on retrouve François Joseph Fuchs en uniforme d'un *Panzergrénadier* de l'*Afrikkakorps* envoyé au front, le 5 juillet 1943, et chargé de rejeter à la mer les Alliés qui venaient de débarquer en Sicile. Ce fut le début d'un exploit – ou faut-il dire « record » ? – comparable à une course de vitesse, peut-être unique dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Ayant quitté le casernement allemand de Constance le 5 juillet 1943, le groupe d'Alsaciens dont il faisait partie arrive à peine dix jours plus tard – le 15 juillet – chez les Alliés, en Sicile, 3 000 km plus au sud, de l'autre côté du front. Encore qu'une balle dans le genou a failli empêcher, au tout dernier moment, le « passage » de notre ami chez les paras anglais. Il ne dut qu'à la solidarité de destin entre Alsaciens d'être porté, à dos d'homme, – en particulier celui de son ami François Lotz, devenu ensuite le notaire historien de Pfaffenhoffen bien connu – à travers les lignes, en plein jour, et sous le feu des belligérants de part et d'autre.

Ce ne fut hélas pas la liberté espérée qui attendait ces Alsaciens téméraires et confiants. Un tragique nomadisme de prisonniers de guerre, d'hôpital en camps, mènera François Joseph Fuchs à Syracuse, de là à l'île de Malte, puis, traversant une première fois la Méditerranée, au *Gefangenen Feldlazarett* de Sousse Thibar, à environ 130 km au sud-ouest de Tunis, puis enfin en Algérie, à Oran... où les Anglais le livrent aux Américains... qui l'embarquent presque aussitôt pour les États-Unis.

Et c'est ainsi que ce fils d'agriculteurs de Koetzingue (Sundgau) va, durant près de six mois cultiver le maïs pour des agriculteurs du Nebraska, qui resteront ses amis bien après la guerre encore.

Le jour même du débarquement en Normandie – le 6 juin 1944 –, nouveau transfert : des champs dans un camp, en Caroline du Nord cette fois-ci où, enfin, en août 1944, ces Alsaciens nés Français et qui depuis des années avaient tenté, au péril de leur vie – et de celle de leurs familles, ne l'oublions pas –, de rejoindre la France libre, pourront s'engager, pour la durée de la guerre, dans les Forces Françaises Libres après avoir refusé, parce qu'ils tenaient à être considérés comme des Français à part entière, de s'engager dans la Légion Étrangère.

Et le périple recommence, en sens inverse cette fois-ci.

Rembarqué pour l'Europe, François Joseph Fuchs passe le 22 novembre 1944 le détroit de Gibraltar où il apprend, par le journal de bord – dont cet archiviste impénitent a d'ailleurs conservé l'exemplaire – que le jour même, Mulhouse vient d'être libérée.

Arrivé à Naples, on ne l'autorise pas à quitter le bateau... Et il repasse la Méditerranée, retrouve Oran où, le 1^{er} décembre 1944 – la date mérite réflexion – on lui demande de choisir – ce qui prouve que même les

Alsaciens ont parfois des libertés de choix – entre l'armée de de Gaulle et celle de Giraud, un général dont il n'avait jamais entendu parler... Fuchs choisit de Gaulle, est affecté à diverses bases militaires françaises en Algérie, puis retraverse la Méditerranée le 30 septembre 1945. Et se retrouve en France pour y apprendre que son frère est tombé en Russie sous l'uniforme allemand d'incorporé de force, à la mi-janvier 1945, pendant que lui-même, à la même époque servait dans les Forces Françaises Libres.

La guerre finie, il est démobilisé à Nancy en octobre 1945, titulaire de la Croix du Combattant Volontaire et de la médaille commémorative des services volontaires dans la France Libre.

L'archiviste, l'historien, le président

Dans la personnalité et l'œuvre de l'archiviste, de l'historien et du responsable associatif, on retrouve inévitablement des traces et des cicatrices.

La jeunesse sundgauvienne et les épreuves guerrières de ce *Grimmelshausen* du XX^e siècle, peuvent en effet expliquer, nous semble-t-il, du moins en partie, l'intérêt de François Joseph Fuchs pour l'histoire. Elles permettent sans doute aussi de distinguer les strates historiques de son multi-linguisme confirmé, *sundgäuisch* et strasbourgeois bien sûr, mais on entrevoit aussi comment au latin et au grec de Zillisheim s'est ajoutée la connaissance approfondie de l'allemand de 1940 à 1944, celle de l'anglais datant, pour l'essentiel, des camps et des champs de sa période prisonnière.

En 1942, après le cycle secondaire et ne désirant pas continuer des études à l'Université allemande, François Joseph Fuchs avait été employé une première fois aux Archives municipales de Strasbourg en 1942, juste le temps d'attraper le virus de l'histoire, puisque six mois après son arrivée, il était déjà happé par l'engrenage des travaux et incorporations forcés du *Reich*.

En 1945, à peine rendu à la vie civile, il avait repris aussitôt son travail et ses études à Strasbourg. Sur les conseils et avec l'appui bienveillant de ses patrons successifs que furent le Doyen François Wendel et le professeur Philippe Dollinger, il passa une licence d'histoire et surtout il s'attela, jour après jour, pendant trente-sept années, de 1946 à 1982, à un énorme labeur scientifique d'inventaires et de publications.

Un Père de l'ordre de Saint Benoît m'a un jour expliqué – mais sans doute était-il trop modeste – que ce qu'on appelle un « travail de bénédictin » ne devait pas trop faire illusion : le bénédictin ne travaille pas nécessairement plus qu'un laïc, mais le respect de la règle de Saint Benoît fait qu'il y œuvre jour après jour, r é g u l i è r e m e n t durant une partie du tiers temps réservé au travail. Et au bout de quelques années

cela s'accumule, presque automatiquement, en une somme considérable. J'ignore combien d'heures du temps ravi au sommeil notre ami François Joseph a pu réserver à son épouse, à sa famille, et peut être même à la prière, aussi bon catholique qu'il ait été ; mais il est plus que probable que le règlement des services municipaux d'alors, appliqué à la lettre par cet homme consciencieux au-delà du raisonnable, l'ont amené à consacrer aux dépouillements d'archives et à ses recherches chaque jour autant de temps, sinon plus qu'un moine bénédictin, c'est-à-dire huit heures pleines de travail. Nombre d'entre nous ont eu le privilège d'être témoin de ce zèle infatigable.

La seule lecture des titres de ces travaux en langue française et allemande évoque la grande variété des intérêts du futur président des Amis de la Cathédrale. De 1952 à 1980 ont paru huit inventaires, d'un total de 2038 pages *in-4°*, imprimées en petits caractères. S'y ajoutent des ouvrages de registes et de publications de textes, et enfin de très nombreuses études et biographies.

De fait, François Joseph Fuchs a réfléchi et écrit sur tous les sujets imaginables, essentiellement sur la vie et les institutions à Strasbourg et ailleurs en Alsace, durant le Moyen Âge et au début des temps modernes. Avec un filet à mailles étroites, il a raclé les fonds des océans archivistiques pour en ramener des pêches miraculeuses, dont les historiens ont à peine entamé l'exploitation, avouons-le. Mais faut-il vraiment s'en plaindre ? Laissons du grain à moudre aux générations futures... Il est vrai qu'on croit entendre alors la remarque sarcastique et désolée de notre ami : « oui, le jour où les jeunes générations auront enfin compris qu'il faut se remettre à l'étude de l'allemand ».

Aux montagnes de publications, il faut ajouter les tiroirs et les boîtes pleines de notes et de fiches recueillies au hasard des pêches « privées », à moins qu'il ne s'agisse d'inventaires complets, mais non encore publiés.

Pour apprécier l'ensemble de ces travaux, citons un extrait du rapport, on ne peut plus sérieux et officiel, envoyé en 1964 à son administration centrale par François J. Himly, alors directeur des Archives départementales :

Les travaux accomplis par M. F.J. Fuchs sont en tous points absolument remarquables. Ce fonctionnaire parfait, dont la modestie, la serviabilité et la compétence atteignent un niveau exceptionnellement élevé, accomplit à lui seul le travail qu'effectuent aux Archives du Bas-Rhin trois personnes différentes. Licencié libre, il a notamment réalisé, dans des délais extrêmement brefs une série d'inventaires très détaillés, munis de tables excellentes qui peuvent servir de modèle à n'importe lequel de ses égaux et de ses supérieurs. Ce palmarès volontairement très résumé est d'autant plus méritoire que je suis à même d'apprécier directement les très sérieuses difficultés paléographiques, linguistiques et juridiques de sa tâche. Parallèlement M. Fuchs a publié, notamment sur l'histoire économique de Strasbourg au XV^e siècle, plusieurs

travaux d'une tenue scientifique impeccable dont la méthode et surtout l'intérêt ne sont pas indignes des écrits publiés dans la « Bibliothèque de l'Ecole des Chartes ». De plus, s'y ajoute un très bon inventaire des « Documents alsaciens des charriers nobles du pays de Bade », apportant à la recherche alsacienne l'analyse de près de deux mille pièces jusqu'ici inconnues.

Si la Direction des Archives de France envisageait d'adresser une très courte note à M. le Maire de Strasbourg, il serait hautement souhaitable que l'accent puisse être mis sur ces mérites vraiment rares, sur la chance peu commune que possède la municipalité de compter parmi son personnel un fonctionnaire de la classe de M. Fuchs.

Pour sa part, l'Université, et plus spécialement M. le Doyen Georges Livet, reconnurent la qualité de l'ensemble de cette œuvre par un titre de Docteur attribué en 1975.

Le 1^{er} décembre 1974, au départ à la retraite de M. Dollinger, M. Fuchs fut à son tour nommé directeur des Archives municipales de Strasbourg, début d'une nouvelle période d'intense travail, concrétisé par une série de constructions, de transformations et de modernisation de locaux, sans oublier des créations de postes arrachées de haute lutte.

Estimant sa mission administrative accomplie, M. Fuchs prit sa retraite le 1^{er} octobre 1982, et put désormais se consacrer davantage encore à ses multiples préoccupations scientifiques et associatives.

Depuis 1964, il avait assuré un enseignement de paléographie à la Faculté des Lettres de Strasbourg (Institut d'Histoire d'Alsace) et à Colmar, aux Archives départementales du Haut-Rhin ; il poursuivra ces cours jusqu'en 1983. Ayant été, aux côtés du regretté Lucien Sittler et de Pierre Schmitt, l'un des animateurs de la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace d'après la Seconde Guerre mondiale, il en assura la survie après la « crise » de 1978 (ou faut-il dire « révolution » ?) et aurait dû en être le président. Sa modestie lui fit refuser obstinément cet honneur. Il n'accepta qu'une présidence d'un an « par intérim », le temps de remettre en place de nouvelles structures dans lesquelles – paradoxalement – ce Haut-Rhinois par excellence assurera la fonction du « vice président » plus spécialement chargé du Bas-Rhin, aux côtés d'un Bas-Rhinois d'origine chargé du Haut-Rhin.

Jusqu'à sa retraite « associative » de 1993/95, nous sommes quelques-uns à pouvoir témoigner qu'à M. Fuchs revient une bonne part de mérite dans la réputation, régulière depuis 1979, de la *Revue d'Alsace* et qu'il fut l'un des plus ardents et dévoués promoteurs et collaborateurs du *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne* qui bénéficia de ses soins jusqu'à l'heureuse conclusion, se chargeant notamment, et plus souvent qu'à son tour, de compléter les notices par des précisions d'État Civil ou de bibliographie que certains auteurs estimaient parfois trop fastidieuses à collecter eux-mêmes.

Pendant près de vingt années, de 1975 à 1994, il a été un dynamique président des Amis de la cathédrale de Strasbourg, directeur-responsable de son riche annuaire. Cette Société lui ayant offert un volume d'« Hommages », j'avais eu le grand l'honneur d'y publier une esquisse de sa biographie, sans me douter que j'aurais à en répéter l'essentiel ici, au titre de « In Memoriam »...

Si je mentionne enfin qu'il a aussi été membre correspondant, pendant une vingtaine d'années, de la très officielle *Kommission für Geschichtliche Landeskunde in Baden-Württemberg*, il faut aussitôt ajouter, pour conclure sur cet aspect des mérites de François Joseph Fuchs qu'il fut, par nature, gentillesse, dévouement inné et conscience professionnelle, le correspondant attiré d'innombrables érudits du monde entier, qui savaient que François Joseph Fuchs était la bonne adresse pour renseignements rapides, détaillés et souvent inédits sur l'histoire de Strasbourg et de l'Alsace.

Aussi, pour l'ensemble de ces mérites, l'« Académie d'Alsace » lui avait décerné le prestigieux *Grand Prix Maurice Betz 1995*, attribué « à un auteur qui a tout particulièrement mis en valeur le patrimoine culturel de notre province ».

Les qualités professionnelles de l'homme et la valeur de son œuvre ne sauraient occulter la personnalité de François Joseph Fuchs époux et père de famille, quatre fois grand-père. Marié depuis le 19 avril 1952 à Anne Marie née Godeluck, il est le père d'un fils Michel, technicien scientifique, et d'une fille Monique, historienne comme lui et comme lui conservateur, non pas tant d'archives – et encore – mais de musées et de châteaux.

Il est décédé à Strasbourg, le 4 septembre 2012. Lors de ses obsèques en l'église Saint-Pierre-le-Jeune, et avant l'inhumation au cimetière Saint-Urbain, sa fille Monique, Madame Geneviève Nicolay, au nom du Conseil de Fabrique, M. le conservateur Benoît Jordan, au nom des Archives municipales, M. le président Jean Paul Lingelser, au nom des Amis de la cathédrale de Strasbourg, et Jean Marie Holderbach, au nom de la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace, lui ont rendu un dernier Hommage.

Marcel Thomann

Professeur Émérite à la Faculté de Droit
de l'Université Robert Schuman

Président d'Honneur de la Fédération
des Sociétés d'Histoire
et d'Archéologie d'Alsace